

Neuve, les électeurs peuvent encore voter pendant une heure et demie à Montréal et à Toronto et pendant quatre heures et demie à Vancouver. C'est dire que les premiers résultats du scrutin peuvent être connus alors que de nombreux Canadiens n'ont pas encore voté. Selon le projet de loi à l'étude, les bureaux seraient tous ouverts et fermés, non pas aux mêmes heures, mais en même temps, soit de midi à vingt-deux heures à Terre-Neuve et de sept heures à dix-sept heures trente en Colombie-Britannique.

IMAGES

■ « **Les fleurs sauvages** ». Michèle est potière et vit, heureuse, à la campagne avec son second mari et ses deux enfants. Chaque année, en juillet, sa mère quitte sa maison de retraite de Montréal pour venir passer une semaine chez elle. Rite filial qui met en question la réussite de Michèle. Le film de Jean-Pierre Lefebvre analyse les conflits de générations nés des changements subis par la société québécoise après la « Révolution tranquille » (1960-1966). Longue, blanche et digne, Simone est le stéréotype de la mère du passé. Mère d'une nombreuse famille, elle a vécu dans la soumission et la réserve.



Jean-Pierre Lefebvre.

Le respect et l'estime, synonymes ou substituts de l'amour, l'ont rendue heureuse. Michèle, consciente du malaise, l'observe. Dès la première attention de la fille envers la mère, les heurts se manifestent. Le prétexte en est des fleurs sauvages auxquelles le film doit sa fraîcheur et sa délicatesse. A petites touches, Lefebvre dépeint le chassé-croisé d'églans retenus et de réticences, parfois agressives, qui s'établit entre les deux femmes dans une atmosphère de

vie quotidienne cependant sympathique où la tendresse paternelle du mari et son bon sens tempèrent les effets de la nervosité. Le film a été présenté à la Quinzaine des réalisateurs du dernier Festival de Cannes. Jean-Pierre Lefebvre avait réalisé auparavant « Les dernières fiançailles » (1973) et « Le vieux pays où Rimbaud est mort » (1977). *Vu à la Cinémathèque française, Paris.*

■ « **P4W. Prison pour femmes** ». Janis Cole et Holly Dale ont franchi toutes les chicanes administratives qui défendent la prison canadienne pour femmes. Elles ont rencontré Maggie, victime de son alcoolisme et de celui de ses amants; Bev, "l'ancienne", relais entre l'administration et les détenues; Debby et Jaise, les deux amies. L'une sort dans quarante-huit jours; l'autre doit encore vivre là vingt ans; Susie, dix-neuf ans, prostituée et droguée, est enfermée à perpétuité pour meurtre. Les réalisatrices ont gagné la confiance des détenues pour rendre témoignage de leur existence. « P4W » n'est pas un baigne. Les femmes y semblent bien traitées. Elles sont bien logées, bien nourries. Elles portent leurs effets personnels et "décorent" leur cellule à leur goût. Le taux des tentatives de suicide a pourtant tendance à augmenter. Les détenues ne l'expliquent pas vraiment, si ce n'est par le "mal de vivre". Janis Cole et Holly Dale ont saisi des regards, des gestes quotidiens, la voix superbe de Susie. Agées toutes deux de vingt-sept ans, les réalisatrices travaillent au Sheridan College de Toronto. *Vu au quatrième Festival de films de femmes, Sceaux.*

■ « **Ted Baryluk's Grocery** ». John Paskievitch et Michael Mirus ont réalisé un film de dix minutes qui est une petite somme sur la vie d'une épicerie de province. L'histoire commence quand Ted Baryluk ouvre un matin sa boutique, à Point-Douglas, un quartier de Winnipeg éloigné du centre. Vieil immigré venu d'Ukraine, il fait cela tous les matins depuis vingt ans. La vie n'est plus la même cependant. Ted doit cesser de travailler. Qui le remplacera? Le

commentaire "off" de l'épicier court le long du montage. Il décrit sa clientèle, ses amis, sa fille qui l'aide à la boutique; les clients l'aiment bien, mais elle veut partir pour la grande ville. L'épicerie est pourtant beaucoup plus qu'un commerce. Elle est le centre du quartier. On voit défiler ses clients: Ukrainiens, Russes, Polonais, Indiens, Macadam Cowboys, vieux, enfants, tous pauvres. Les gens viennent pour acheter, mais aussi pour parler. Chez Baryluk, on peut humer le lait avant de



Ted Baryluk.

décider d'en prendre. C'est pourquoi la vieille dame slave préférera toujours cette boutique au supermarché. Le commentaire, au ton naïf et désabusé, est chargé d'humour et de tendresse. *Vu au Festival de Cannes 1982; produit par l'Office national du film.*

VARIÉTÉS

■ **Chatouille**, fantaisiste de Montréal, c'est la surprise en personne. Petit bout de femme échouée, l'œil aussi grand qu'il est rond et malicieux, le vêtement décoloré par le soleil, fripé par les averses et déchiré par l'aventure, elle ne cesse



Chatouille.

d'étonner par ses variations sur un thème classique: le désir de liberté qu'exprime la ménagère jetant son tablier, l'oiseau qui s'échappe de sa cage ou le bateau qui rompt ses amarres. Folies, extravagances, délire de la parole et du geste, gags où le

public est pris à partie, tout lui est bon pour entraîner le spectateur dans son royaume d'évasion. L'artiste sait utiliser les techniques les plus diverses empruntées à l'École du cirque de Budapest. La comédie de la « Comedia della' tarte » est tour à tour jongleuse, acrobate, équilibriste, magicienne. Et, comme si elle n'avait pas encore livré tous les trésors de son baluchon de vagabonde, la danseuse de corde à linge ou la dresseuse de bigoudis se fait ménagère, chanteuse, flûtiste, accordéoniste, sans oublier de faire vibrer ses instruments préférés, l'entonnoir et les ballons, dans une « Sainte folie inachevée ». *Vu au Théâtre d'Edgar, Paris.*

■ **Vincent Marcotte**. Jouant de l'ombre et de la lumière, du silence et de quelques accords de piano et de flûte, claquant des doigts et des mâchoires, le mime québécois Vincent Marcotte recrée la dimension, le verbe et la personne. Avec tendresse, sensibilité et poésie, mais aussi humour et ironie, il



Vincent Marcotte.

anime les moments les plus divers de la vie et invite à un dialogue du corps et de l'espace au pays de l'imaginaire et de la magie. Un grand sac dont il s'enveloppe, et c'est une fantastique métamorphose: la "chose" s'agite, se contorsionne, prend des formes délirantes. La tête émerge, hérissée de pinces à linge: moustaches, plumes, ailes. L'oiseau ne s'envolera pas cependant. Un bout de fil rouge qui se perd dans le public, et les spectateurs pénètrent à leur tour dans le jeu. Vincent Marcotte, qui appartient au courant des "mimes à objets", se situe ainsi: « Etre mime, c'est avoir assimilé l'art du mimétisme. Etre soi et être quelqu'un d'autre en même temps ». *Vu au Centre culturel canadien, Paris.*